

Ceintures de poésie



CM1

Niveau 4

<i>Page</i>	<i>Titre</i>
<i>3</i>	<i>L'ordinateur et l'éléphant</i>
<i>4</i>	<i>Le dormeur du val</i>
<i>5</i>	<i>Le retour du roi</i>
<i>6</i>	<i>Point virgule</i>
<i>7</i>	<i>La forêt a peur</i>
<i>8</i>	<i>Le secret</i>
<i>9</i>	<i>La pluie</i>
<i>10</i>	<i>Les papillons</i>
<i>11</i>	<i>Les sept nains</i>
<i>12</i>	<i>L'arbre</i>
<i>13</i>	<i>L'albatros</i>
<i>14</i>	<i>Le loup</i>
<i>15</i>	<i>La coccinelle</i>
<i>16</i>	<i>Déjeuner du matin</i>

L'ordinateur et l'éléphant

Parce qu'il perdait la mémoire
Un ordinateur alla voir
Un éléphant de ses amis
- C'est sûr, je vais perdre ma place,
Lui dit-il, viens donc avec moi.
Puisque jamais ceux de ta race
N'oublent rien, tu me souffleras.
Pour la paie, on s'arrangera.

Ainsi firent les deux compères.
Mais l'éléphant était vantard
Voilà qu'il raconte ses guerres,
Le passage du Saint Bernard,
Hannibal et Jules César...

Les ingénieurs en font un drame
Ça n'était pas dans le programme
Et l'éléphant, l'ordinateur
Tous les deux, les voilà chômeurs.

De morale je ne vois guère
A cette histoire, je l'avoue.
Si vous en trouvez une, vous,
Portez-la chez le Commissaire ;
Au bout d'un an, elle est à vous
Si personne ne la réclame.

Jean Rousselot

Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil de la montagne fière
Luit ; c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme.
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud

Le retour du roi

Casque de fer, jambe de bois
Le roi revenait de la guerre.
Jambe de bois, casque de fer,
Il claudiquait, mais chantait clair
A la tête de ses soldats.
Soie de Nemours, velours de Troie,
La reine attendait sur la tour.
Velours de Troie, soie de Nemours,
La reine était rose de joie
Et riait doux comme le jour.
Souliers troués, fleur au chapeau,
On dansait ferme sur le quai.
Fleur au chapeau, souliers troués
Le vent faisait claquer l'été
Sur les places comme un drapeau.
Fifres au clair, tambour battant,
Le roi marchait tout de travers.
Tambour battant, fifres au clair,
Il n'avait pas gagné la guerre
Mais il en revenait vivant.

Maurice Carême

Point virgule

Un moment s'il vous plaît ! Je suis le point-virgule ;
Physiquement moins gracieux que ma sœur Virgule
Et moins léger aussi, mais elle est minuscule ;
Aussi mes interventions dans les phrases
Sont-elles plus pesantes, ont-elles plus d'emphase ;
Mais nous nous ressemblons Virgule et moi,
D'ailleurs elle est ma sœur, rien d'étonnant à cela !
Nous respectons les mots et ne les jugeons pas
Nous respectons leur sens et ne le changeons pas ;
Nous nous contentons de modérer leur débit
Nous ne leur demandons qu'un très léger petit répit
Pour leur laisser poursuivre ensuite la même idée,
Qui courait mot à mot lorsque nous sommes entrés.
On m'appelle aussi intermède
Puisque je laisse reprendre l'idée qui me précède.

Geneviève Carron

La forêt a peur

Une forêt peureuse
panique à la vue du soir
Tout l'angoisse
les cris des chouettes
leur silence
Le regard froid de la Lune
et l'ombre de son sourcil sur le lac
Le bouleau claque des dents
en se cachant derrière le garde-champêtre
Le frêne s'emmitoufle dans son écorce
et retient sa respiration jusqu'au matin
Le pin essuie sa sueur
et appelle son père le pin parasol
La tête entre les jambes
le saule pleure à chaudes feuilles
et fait déborder le ruisseau
Le roseau qui ne le quitte pas des yeux
L'entend supplier le ver luisant
d'éclairer les ténèbres
Seul le chêne garde sa dignité
à genoux dans son tronc
il prie le dieu de la forêt
de hâter l'arrivée du jour

Venus Khoury-Ghata

Le secret

Sur le chemin près du bois
J'ai trouvé tout un trésor :
Une coquille de noix
Une sauterelle en or
Un arc-en-ciel qu'était mort.
A personne je n'ai rien dit
Dans ma main je les ai pris
Et je l'ai tenue fermée
Fermée jusqu'à l'étrangler
Du lundi au samedi.
Le dimanche l'ai rouverte
Mais il n'y avait plus rien !
Et j'ai raconté au chien
Couché dans sa niche verte
Comme j'avais du chagrin.
Il m'a dit sans aboyer :
« Cette nuit, tu vas rêver. »
La nuit, il faisait si noir
Que j'ai cru à une histoire
Et que tout était perdu.
Mais d'un seul coup j'ai bien vu
Un navire dans le ciel
Traîné par une sauterelle
Sur des vagues d'arc-en-ciel !

René de Obaldia

La pluie

La pluie et moi marchions
Bons camarades
Elle courait devant et derrière moi
Et je serrais notre trésor dans mon coeur
Elle chantait pour nous cacher

Elle chantait pour endormir mon coeur
Elle passait sur mon front sa peau mouillée
Et humaine ma chère pluie
Elle tendait l'oreille
Pour savoir si mon chant silencieux était anéanti

Elle me met les mains sur les épaules
Et court tant haut dans la plaine du ciel
Et tant me montre les diamants du soleil
Et tant toujours me caresse la peau
Et tant toujours me chante dans les os
Que je deviens un bon camarade
J'entonne une grande chanson
Qu'on entend et les cabarets et les oiseaux
Disent à notre passage Maintenant
Ils chantent tous les deux.

Pierre Morhange

Les papillons

De toutes les belles choses
Qui vous manquent en hiver,
Qu'aimez-vous mieux ?

- Moi, les roses ;
- Moi, l'aspect d'un beau pré vert ;
- Moi, la moisson blondissante,
Chevelure des sillons ;
- Moi, le rossignol qui chante ;
- Et moi, les beaux papillons.

Le papillon, fleur sans tige
Qui voltige,
Que l'on cueille en un réseau ;
Dans la nature infinie,
Harmonie
Entre la plante et l'oiseau.

Quand revient l'été superbe,
Je m'en vais au bois tout seul :
Je m'étends dans la grande herbe,
Perdu dans ce vert linceul.
Sur ma tête renversée,
Là, chacun d'eux à son tour,
Passe comme une pensée
De poésie ou d'amour !

Gérard de Nerval

Les sept nains

La princesse Blanche-Neige,
Chez les sept nains qui la protègent,
Lave, nettoie, époussette,
Sept fois un, sept...

... Lorsqu'une vieille aux jambes torses,
Sept fois deux, quatorze,
Lui dit : « Prends ce beau fruit, tiens ! »
Sept fois trois, vingt et un,

Mais un des nains frappe à la vitre,
Sept fois quatre, vingt-huit,
Et lui dit : « Garde-toi bien »,
Sept fois cinq, trente-cinq,

« De mordre à ce fruit dangereux »,
Sept fois six, quarante-deux,
« C'est un poison qu'elle t'offre ! »
Sept fois sept, quarante-neuf,

La vieille, dans les airs, s'enfuit...
Sept fois huit, cinquante-six.
Et la Princesse des bois,
Sept fois neuf, soixante-trois,

Est sauvée par ses amis,
Sept fois dix, soixante-dix.

Jean Tardieu

L'arbre

Perdu au milieu de la ville
L'arbre tout seul, à quoi sert-il ?

Les parkings, c'est pour
stationner,
Les camions pour embouteiller,
Les motos pour pétarader,
Les vélos pour se faufiler.

L'arbre tout seul, à quoi sert-il ?

Les télévisions, c'est pour regarder,
Les transistors pour écouter,
les murs pour la publicité,
les magasins pour acheter.

L'arbre tout seul, à quoi sert-il ?

Les maisons, c'est pour habiter
Les bétons pour embétonner
Les néons pour illuminer,
Les feux rouges pour traverser.

L'arbre tout seul, à quoi sert-il ?

Les ascenseurs, c'est pour
grimper
Les présidents pour présider,

Les montres pour se dépêcher,
Les mercredis pour s'amuser.

L'arbre tout seul, à quoi sert-il ?

Il suffit de le demander
À l'oiseau qui chante à la cime.

Jacques Charpentreau

L'albatros

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Charles Baudelaire

Le loup

Je suis poilu,
Fauve et dentu,
J'ai les yeux verts.
Mes crocs pointus
Me donnent l'air
Patibulaire.
Le vent qui siffle,
Moleste et gifle
Le promeneur,
Je le renifle
Et son odeur
Parle à mon coeur.
Sur l'autre rive
Qui donc arrive
A petits pas ?
Hmmm ! Je salive !
C'est mon repas
Qui vient là-bas !
Du bout du bois
Marche vers moi
Une gamine

Qui, je le vois,
Tantôt lambine,
Tantôt trottine.
Un chaperon
Tout rouge et rond
Bouge et palpite
D'un air fripon
Sur la petite
Chattemite...
Moi je me lèche
Et me purlèche
Le bout du nez,
Je me dépêche
Pour accoster
Cette poupée.
Ah qu'il est doux
D'être le loup
De ces parages,
Le garde-fou
Des enfants sages
Du bois sauvage !

Pierre Gripari

La coccinelle

Elle me dit : « Quelque chose
Me tourmente ». Et j'aperçus
Son cou de neige, et, dessus,
Un petit insecte rose.
J'aurais dû - mais, sage ou fou,
A seize ans on est farouche -,
Voir le baiser sur sa bouche
Plus que l'insecte à son cou.
On eût dit un coquillage ;
Dos rose et taché de noir.
Les fauvettes pour nous voir
Se penchaient dans le feuillage.
Sa bouche fraîche était là :
Je me courbai sur la belle,
Et je pris la coccinelle ;
Mais le baiser s'envola.
- Fils, apprends comme on me nomme,
Dit l'insecte du ciel bleu,
Les bêtes sont au bon Dieu,
Mais la bêtise est à l'homme.

Victor Hugo

Déjeuner du matin

Il a mis le café
Dans la tasse
Il a mis le lait
Dans la tasse de café
Il a mis le sucre
Dans le café au lait
Avec la petite cuiller
Il a tourné
Il a bu le café au lait
Et il a reposé la tasse
Sans me parler
Il a allumé
Une cigarette
Il a fait des ronds
Avec la fumée
Il a mis les cendres

Dans le cendrier
Sans me parler
Sans me regarder
Il s'est levé
Il a mis
Son chapeau sur la tête
Il a mis son manteau
de pluie
Parce qu'il pleuvait
Et il est parti
Sous la pluie
Sans une parole
Sans me regarder
Et moi j'ai pris
Ma tête dans ma main
Et j'ai pleuré.

Jacques Prévert